

## Préambule

### « Enfin réunis »

**P**aris, 22 février 1985. Il est près de 20 heures quand le taxi me dépose devant le Zénith, porte de Pantin.

C'est une soirée particulière, un instant que j'espère depuis des années. J'ai eu tout le temps de l'imaginer. Je l'ai rêvé. Je n'y croyais plus... J'y suis !

Seul, forcément. Comme pour un rendez-vous d'amour.

Je me fonds dans la foule qui se presse vers l'immense bulle de plastique et de poutrelles où, quelques semaines plus tôt, je suis venu applaudir Johnny. Sur le fronton, son nom en lettres géantes. Je reste un temps figé à le regarder et à le murmurer dans ma tête. SHEILA...

Dans la salle, la foule trépigne déjà, impatiente et fébrile. Heureuse.

Le grand jour est venu.

Je compte bien profiter de chaque minute passée avec elle, y compris de tout le temps qui précède la rencontre. L'attente même est magique, elle fait partie du rendez-vous.

J'observe les gens autour de moi. Sur chaque visage se lit le bonheur d'être là. Chacun l'exprime à sa manière. Ceux-ci demeurent prostrés sur leur siège, comme habités par une sorte de crainte ou de timidité, ceux-là font les cent pas. On s'observe, s'adresse des sourires de connivence. On se sent d'un même groupe, « une petite troupe » de même famille. Unis et solidaires, au moins pour un soir.

Assis à ma place, sur cette chaise en plastique inconfortable au huitième rang, je me souviens...

\*

Il y a d'abord ce jour de 1966. J'ai trois ans, je n'ai aucun souvenir de cette époque, sauf celui-ci. Je suis à l'école maternelle. La maîtresse pose un disque sur un gros électrophone gris et beige en forme de valise, avec le haut-parleur dans le couvercle amovible. J'attrape la pochette en papier glacé, je l'observe longuement. C'est à peine si j'écoute la chanson joyeuse qui parle de plage hawaïenne, d'oiseaux, de fleurs, de cinéma. Je n'entends que la voix de la chanteuse, une voix de soleil. Je contemple son visage, la pureté de ses traits, ses yeux bleu de ciel et son sourire radieux. Une année passe et je retrouve ce visage aimé sur la pochette d'un nouveau disque aperçu chez une cousine. Elle porte un polo rayé, la coiffure est différente, mais je la reconnais. Pour Noël, mes parents m'achètent le disque et un électrophone rouge de marque Philips. Sur le verso de la pochette, à côté de sa signature (j'apprendrai bientôt qu'elle écrit un mot de sa main sur chaque disque), j'appose la mienne en imitant la sienne et j'écris avec application, le bout de ma langue entre mes dents : « Ma petite fiancée ».

Le pacte d'amour est signé. Pour le meilleur et pour le pire.

À compter de ce jour, la sortie de chaque disque est un événement. Et chaque chanson ravivera plus tard un souvenir précis, accompagné d'images et de sensations diverses, retraçant mes pas sur le chemin d'enfance. Une saison particulière. Le soleil ou la pluie. Parfois, les neiges d'hiver qui nous isolent quelques jours du reste du monde. Les journées d'été passées à la rivière ou à la mer. L'odeur de cuir des cartables, celle des feuilles de marronnier brûlées dans la cour d'école en automne, de la terre humide après l'orage. Les jeux avec les copains, les cris et les rires insoucians... La vie simple et tranquille.

En entrant dans la famille, Sheila va y occuper une place envahissante. Par exemple, on ne sort pas les dimanches après-

midi quand elle passe à la télé, et si mes parents ont prévu de recevoir du monde, ils s'arrangent pour que je puisse aller la voir chez un voisin. Certains soirs, alors que je dois être au lit de bonne heure, on m'autorise exceptionnellement à regarder les émissions de variétés quand elle y est programmée.

Je l'ai dit, la parution d'un nouveau disque constitue un événement. Ma mère pose parfois des conditions : « Je t'achète le disque de Sheila si tu es sage ! »

C'est le cas, par exemple, cet après-midi de printemps où elle m'amène chez un dentiste d'Anduze choisi au hasard dans l'annuaire. Je ne cesse de penser à l'objet convoité – ma mère est passée exprès devant la boutique pour me le montrer – et je sais que pour l'obtenir, je ne dois pas pleurer chez le dentiste.

C'est un véritable sadique qui s'acharne sur ma dent de lait avant de me l'extraire. Afin de conjurer la douleur, je crispe fort mes poings, rassemblant toutes mes pensées vers l'image de mon idole, souriante, sur la pochette du disque dans la vitrine de la maison de la presse.

Elle y chante :

*Il existe un endroit sur la terre  
Où le bleu du printemps paraît flâner  
Tout au long de l'année...*

Cet endroit, je le connais. C'est Corbès, là où je vis !

Je n'ai pas connu la « chanteuse à couettes ». Ma première vision de Sheila est celle d'une jolie fille aux cheveux longs et à la mine épanouie qui suscite des cris hystériques à chaque apparition publique.

Je garde en mémoire tous ses costumes de scène : la tenue de gymnastique orange à motifs rayés blancs et gris de *L'Heure de la sortie*, le béret et la jupe écossaise du *Kilt*, l'habit à collette d'*Arlequin*, la maxijupe de *Julietta*, le pull ceinturé, le short et les bottes des *Rois Mages*, les robes Azzaro de *Poupée*

*de porcelaine et Aimer avant de mourir*, la combi pailletée de *Quel tempérament de feu*, la cape du *Prince en exil*... J'aimais sa façon énergique de se déhancher, ses bras tendus faisant de grands moulinets, ses cris de ralliement quand elle s'emparait du micro dans les émissions de Guy Lux, et le mouvement de ses cheveux à chaque virevolte. Je revois ses yeux pétillants, son éternel sourire, je me souviens de ses chansons sans prétention qui invitaient à la bonne humeur et s'accordaient à merveille à mes tendres années, lumineuses et insouciantes.

Elle chantait *Le Cinéma*. Et moi, dans le décor montagneux de mon pays d'enfance, je m'inventais des films dont j'étais le héros et elle, mon héroïne...

\*

À 20 h 30, le calme étrange qui m'habitait s'échappe soudainement.

Ça arrive par vagues. Des gradins d'abord, puis progressivement jusqu'aux premiers rangs où je me tiens, les gens scandent son nom. Un vent d'émotion balaie le Zénith.

Un trac absurde me saisit, cependant qu'un faisceau de lumière blanche éclaire le rideau noir qui cache la scène. Je m'entends crier avec la foule. La musique envahit l'espace. Quelques notes de piano, puis sa voix chaude et vibrante qui s'élève. La lumière sur elle. La voilà !

*Un nouveau jour se lève  
Tu peux lire sur mes lèvres  
L'envie de parler...*

J'aurais voulu la prendre dans mes bras, la serrer contre mon cœur. Lui donner en quelques secondes l'amour que je lui porte depuis tant d'années.

J'aurais voulu lui dire tant de choses. De belles choses que je me promets d'écrire un jour.

## Introduction

« Mon atout c'est vous<sup>1</sup> »

**N**ovembre 2006. Hôtel Fouquet's Barrière, à Paris. Le photographe Jean-Marie Périér exauce le souhait de nombreux fans des sixties en réunissant devant son objectif, comme au bon vieux temps de *Salut les copains*, les trois gloires féminines les plus marquantes de l'époque : Sylvie Vartan, Françoise Hardy et Sheila – pour les citer par ordre d'apparition sur la scène musicale. Ce n'est pas le fait du hasard si la mémoire collective a sacralisé ces trois filles-là plutôt que d'autres, mais la conséquence de ce que chacune a su imposer d'emblée son style et sa spécificité à un public de teenagers en manque d'identification. Toutes trois, sans autre discours que de simples refrains transmis d'une génération à l'autre, ont plus sûrement pénétré le quotidien des Français que les différents chefs d'État qui se sont succédé pendant un demi-siècle. Et ce constat s'applique en particulier à Sheila, puisque c'est elle qui nous intéresse ici.

Retracer le parcours d'Anny Chancel, dite Sheila, c'est en effet ranimer des myriades de souvenirs issus de l'enfance ou de l'adolescence, c'est dérouler le fil de nos vies, retrouver une partie de notre histoire.

Arrivée en pleine invasion du rock américain, au cœur d'une nouvelle mouvance musicale emmenée par les jeunes et

perçue comme un véritable chaos socioculturel générateur de conflits intergénérationnels, la pétillante « petite Sheila » va insuffler une bouffée d'air conciliatrice, mélange d'insouciance et de dynamisme, le tout teinté de bons sentiments, et se tracer une voie souveraine dans un univers qui ne lui fut pas d'emblée hospitalier. De fait, contrairement à ses consœurs – l'une (Sylvie) bénéficiant de l'appui confortable d'un frère musicien et familier du milieu artistique parisien ; l'autre (Françoise) jouissant de sa condition privilégiée d'auteur-compositeur et d'un honorable statut d'intellectuelle qu'elle n'aura de cesse de démentir –, Sheila épouse la carrière de chanteuse avec pour seule dot sa passion, sa joie de vivre et sa volonté de bien faire. Fille du peuple que la baguette d'un magicien nommé Claude Carrère (Ayot, pour l'état civil), lui-même quasiment inconnu au bataillon, transforme en idole, Sheila sera adoubée par la France populaire, une France qui se reconnaît en elle et a besoin de croire aux contes de fées. D'emblée vont la bouder ceux qui, dans la profession, font la pluie et le beau temps, notamment l'incontournable Daniel Filipacchi, programmateur sur Europe n° 1 et rédacteur en chef de la Bible des teenagers *Salut les copains*, qui affiche clairement ses préférences. Mais peut-on s'opposer longtemps aux exigences du public ? La popularité foudroyante de la « petite fille de Français moyen » va bientôt inviter les gens de ce microcosme à s'incliner bravement, même s'ils n'envisagent pas son ascension d'un œil débonnaire.

En ce sens, Sheila mérite mieux que quiconque l'appellation de « star populaire », au sens strict du terme : élue par le peuple. Ce statut, elle le gardera tout au long de sa carrière. Ce sera son atout majeur et son handicap.

Jamais chanteuse n'a été autant aimée et haïe à la fois, comme si ces deux sentiments contraires allaient de pair. À

croire que, dans ce pays, la réussite d'un enfant du peuple a quelque chose d'inconvenant, d'illégitime.

De sarcasmes grappillés dans la rue ou dans les couloirs du show-business en vilénies jetées sur du papier par des scribouillards en mal d'exutoire, avec pour couronnement une rumeur qui empoisonna son existence et celle de sa famille, Sheila fut littéralement conspuée sur la place publique. violemment. Injustement. Sur tous les fronts.

Les raisons de cette disgrâce ? Le succès, bien sûr. Un succès phénoménal et, pendant deux décennies, discontinu. Mais un répertoire aussi, prônant des valeurs traditionnelles, élaboré par (ou à la demande de) son producteur Pygmalion, soucieux d'entretenir l'image de la jeune fille sage et de construire un empire à la hauteur de ses ambitions. Pour ce faire, il sacrifia à tous les stratagèmes, tenant sa chanteuse à l'écart des acteurs de ce métier, la privant de scène, lui imposant une carrière axée sur le disque et les prestations télévisuelles, l'enfermant dans une cage dorée dont elle voulut un jour, naturellement, s'échapper.

Mais peut-on s'affranchir de l'homme à qui l'on doit sa renommée sans passer pour une ingrate ? Dans le métier, certains applaudissent le virage opéré par la chanteuse dans les années 1980. D'autres affûtent leur plume, en prévision d'une fatale déconvenue. Car on ne se défait pas si facilement de ses oripeaux de star populaire, ni de la tutelle d'un producteur tout-puissant.

Plutôt que d'insister dans une voie qu'elle s'est choisie, Sheila rend les armes. Personne ne la retient, sauf un public en larmes. Il lui faudra neuf ans pour prendre conscience de l'amour que lui portent les gens, un amour exclusif qui la touche tout autant qu'il la dérange, parce qu'il la ramène indéfectiblement à un passé qu'elle aurait tant voulu dépasser. Neuf ans de recul (elle s'adonne à l'écriture, à la sculpture), avant de retrouver la scène et de tenter de concilier les

deux Sheila : la star populaire des années Carrère et l'interprète plus impliquée qu'elle est devenue.

Aujourd'hui, malgré les épreuves et les drames, Anny Chancel et Sheila ont enfin fait la paix et semblent vivre en harmonie l'une avec l'autre pour ne faire qu'une seule et même entité.



## « Une petite fille de Français moyen »

**E**n mai 68, après cinq ans de tubes en rafale, près de huit millions de disques vendus et un premier rôle au cinéma, la chanteuse la plus populaire du pays s'autoproclame « petite fille de Français moyen ».

Faite Sheila par un producteur néophyte mais ô combien ambitieux et perspicace, Anny Chancel est une fille du peuple, issue de plusieurs générations de commerçants par sa mère, franc-comtoise d'origine (on trouve une branche ascendante importante à Servance-Miellin, en Haute-Saône), et d'une longue lignée ouvrière par son père. Les Chancel trouvent leurs origines en pays de Salers, au carrefour des communes cantaliennes de Pleaux, Ally, Barriac-les-Bosquets et Chaussenac. En remontant la généalogie jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne trouve que des hommes de la classe prolétarienne : journaliers, cultivateurs, métayers, sabotiers, ferrailleurs, forgerons... Un aïeul était aubergiste – le grand-père de Sheila, sans doute : l'ancien hôtel Chancel existe encore, en bordure de route et désaffecté, à quelques kilomètres de Pleaux, en direction d'Ally, au lieu-dit La Grille.

Sa filiation, la chanteuse la revendique gaiement, spontanément, sans arrière-pensée. Cependant que la jeunesse estudiantine, emmenée par Dany le Rouge, a choisi entre autres slogans : « Ne perdez pas votre vie à la gagner » et provoque de Gaulle en ces termes : « Charlot, des sous ! », l'ancienne

confiseuse ambulante se félicite d'avoir le cœur au labeur et fanfaronne avec son entrain coutumier :

*Quand je travaille je me sens bien  
Et la fortune viendra de mes mains.*

Mise sous cloche par un businessman aguerrri aux combines du star-system et associé pendant près de trois ans à un deuxième homme, Jacques Plait, expert avant l'heure en matière de marketing, Sheila paraît aussi inaccessible que peut l'être aujourd'hui une Mylène Farmer.

Inaccessible, mais pas énigmatique.

Sheila n'est pas une fille compliquée. Ni sombre ni rebelle, encore moins calculatrice. Pas du genre qui cherche midi à quatorze heures. Pendant ces cinq premières années de succès qui ont filé à un rythme vertigineux, elle avoue s'être totalement laissé guider, par ignorance, avec une confiance aveugle. Sans se départir pour autant de sa bonhomie naturelle. Ainsi, quand on lui demande d'enregistrer cette *Petite fille de Français moyen* qui va faire couler beaucoup d'encre et la figer pour longtemps au rang de réactionnaire, elle s'exécute de bonne grâce, animée par la fougue et l'ingénuité qui la caractérisent. Le moment est mal choisi. Dans les stations de radio, on se montre réticent.

— Une catastrophe ! se souvient Mémé Ibach, second couteau de Claude Carrère et chargé de la promotion. La chanson est taxée de démagogie. Et je me retrouve confronté pour la première fois à un refus systématique de Sheila par tous les programmeurs.

— Il faut dire qu'on avait fait fort, enchérit Monty, auteur de la chanson. Non seulement le texte intriguait, mais aussi la musique, ce tango accéléré complètement à côté de la plaque ! Carrère lui-même craignait de se ramasser ! Moi, j'étais certain que ça allait plaire au public et lui mettre un peu de baume au cœur en ces temps tumultueux.

À force d'insistance, l'équipe obtient gain de cause et le titre est diffusé.

— Carrère et Ibach ont bien fait leur boulot, reconnaît Monty, ils ont trouvé les arguments convaincants. Ils étaient finauds pour ça.

La sentence tombe, cinglante.

« Nationalisme à la Sheila ! », titre *L'Express*<sup>2</sup>. Et, de l'exégèse à la divagation injurieuse, il y a un fossé que l'hebdomadaire n'hésite pas à franchir, soupçonnant Sheila de pétainisme pour sa propension à sacraliser (ici, et dans d'autres chansons plus anciennes telles que *La Famille* et *Impossible n'est pas français*) le précepte de Vichy : « Travail, Famille, Patrie » !

À son tour, dans un article du *Monde* (21 août) intitulé « La chanson et l'air du temps », Claude Fléouter déplore que Sheila domine encore le hit-parade de l'été 68. « Après les événements que l'on sait, écrit-il, cette chanson est pour le moins surprenante. Le temps serait plutôt à l'incertitude et aux points d'interrogation... même dans le milieu de la chanson. »

Une haine farouche et injuste s'abat sur elle. Faut-il être rosse et un brin tordu pour disséquer au scalpel une simple chansonnette et outrager d'un coup de plume l'honneur d'une jeune fille de vingt-deux ans qui, comme nombre d'auditeurs à l'époque, ne perçoit pas dans ce texte l'orientation politique qu'on lui prête ! Monty lui-même n'imaginait pas un tel branle-bas :

— Chacun y est allé de son analyse sociologique, philosophique, etc. Moi, quand j'ai écrit cette chanson, je l'ai fait tout simplement, sans me torturer la tête, parce que je trouvais ça très bien pour Sheila, ça collait au personnage.

Trente ans plus tard, le point de vue de Sheila ne varie point. Elle se défend de vouloir délivrer un message :

— Mes chansons, c'est fait pour siffloter quand on fait les peintures chez soi. Ce n'est pas plus que ça<sup>3</sup>.

Sheila pétainiste, poujadiste, et pourquoi pas fasciste, pendant qu'on y est ? Ce n'est pas sans rappeler la réflexion incongrue de Philippe Bouvard dans *Le Figaro*, au lendemain de la Nuit de la nation : « Quelle différence entre le twist

de Vincennes et les discours d'Hitler au Reichstag sinon un certain parti pris de musicalité ? »

La question en appelle une autre : comment qualifie-t-on ces moralistes de la presse écrite qui, sous prétexte d'imposer une ligne de conduite et un modèle de pensée, s'autorisent à crucifier les gens de façon aussi désinvolte ? Ne se sentent-ils pas eux-mêmes un peu fachos ?

Sheila ne se voit pas comme l'ennemie des étudiants de 1968, quand bien même les valeurs qu'ils défendent lui sont étrangères. Ses origines sociales lui permettent de comprendre, en tout cas, et peut-être d'approuver, les revendications de la classe ouvrière, même si le système dans lequel elle évolue et l'image qu'elle véhicule lui interdisent d'en débattre. Et c'est précisément contre ce système que la presse intellectuelle s'acharne à tirer à boulets rouges, par personne interposée, étant bien entendu que Sheila est une cible facile. Elle aura beau chanter *Long sera l'hiver* dès l'automne venu, nul n'y verra un message prémonitoire !

Il lui faudra du temps et de l'expérience pour entrevoir la contradiction entre le personnage qu'elle a longtemps incarné et ce qu'elle est au plus profond d'elle-même. Consciente alors de l'image conventionnelle qui a si farouchement attisé le mépris des intellectuels, elle n'hésitera pas à tout envoyer promener en vue d'une reconnaissance tardive.

— Je n'ai jamais passé le cap de la révolte, confessera-t-elle, je n'ai eu vraiment de jeunesse. Mon seul rêve, c'était de chanter. Je ne suis pas méchante, j'ai tendance à tout idéaliser. Alors j'en ai pris plein la gueule<sup>4</sup> !

Plus tard libérée de sa prison dorée, elle avouera à qui voudra bien l'entendre qu'elle n'était pas tout à fait celle qu'on croyait :

— J'avais l'âge de ces étudiants, je me sentais un petit côté révolutionnaire, je me demandais vraiment pourquoi je n'étais pas dans la rue avec eux. Je me sentais tirillée entre deux camps. Je n'ai pas vécu mes vingt ans, je les ai rêvés<sup>5</sup>.